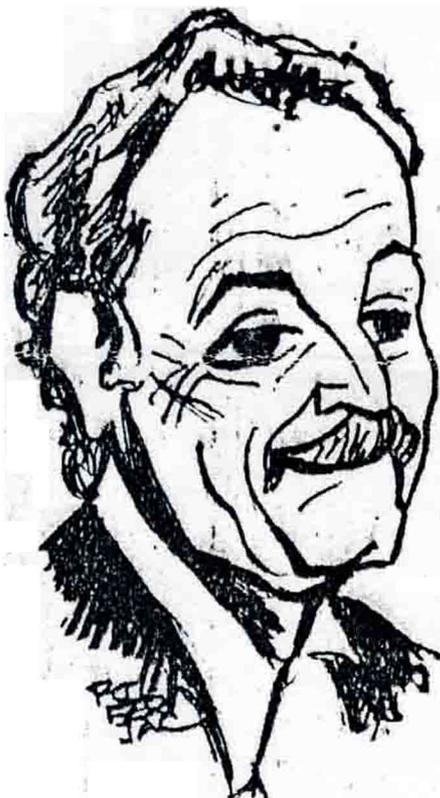


Un moment de calme. Sympathique, mais trop court, dans la bousculade des programmes : Georges Brassens interviewé par Claude Santelli.

J'estime beaucoup Georges Brassens. J'aime et respecte en lui l'artisan qui ne se croit pas tenu de poser à l'artiste ; le compagnon qui, son « chef-d'œuvre » achevé et la maîtrise acquise, ne plastronne pas devant la coterie, ne joue ni les grognards, ni les gavroches de carrière, trinque avec vous et moi, et s'en va continuer discrètement son boulot. Il me plaît que Georges Brassens ne plaise pas aux imbéciles, aux délicats qu'émeut Mme Michèle Arnaud, non plus qu'aux âmes frustes qui trouvent désopilants les riboulements de prunelles de M. Salvador.



Chansonnier, Brassens l'est au sens le plus honorable du mot. Souvent, il égale Béranger (le meilleur Béranger, le moins empesé, celui de « Grand-mère ») ; ses hémistiches ont plus d'ailes aux pieds que ceux de Nadaud ; il a plus de vraie tendresse — celle qui n'est pas seulement là pour la rime — que n'en eurent ces anciens ; il ne pommade pas ses plaies de gouache rouge, à la Léo Ferré pour racoler les frémissements d'entrailles. Il est honnête. Il est propre. Il est digne.

Il a l'air malheureux.

Pas seulement du côté des reins.

Sa mélancolie frissonne sur la rive du temps qui ne fait que passer, du temps qui coule vers les calanques de la mort. On voudrait être assez l'ami de Georges Brassens pour mériter sa confiance, pour pouvoir le convaincre intimement que tout ça, c'est de la blague ; et pour l'emmener sourire aux roses à peine fanées des impénitences de Grand-mère :

*Combien je regrette
Ma jambe bien faite
Mon bras si dodu,
Et le temps perdu !*

Clément Ledoux.

Le Canard Enchaîné

8 janvier 1969